LE MENTOR UNIVERSEL.

AVIS.

Cet ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie, d'éducation, a commencé le premier Juin 1784, & il en paroît deux cahiers de 72 pages le premier & le quinze de chaque mois.

L'abonnement pour l'année entière, composée de vingt-quatre cahiers formant douze volumes, est de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au Mentor Universel, adressés à M. l'abbé Roi, Censeur Royal, &c., rue Guénégaud, n°. 20.

On souscrit chez le même pour L'HISTOIRE DES CARDINAUX FRANÇOIS jusqu'à nos jours, ornée de portraits, DÉDIÉE AU ROI, à raison de 18 liv. d'avance pour l'in-8°. b. & de 36 l. pour l'in-4°. b. les vol. seront payés à mesure qu'il paroîtrons excepté les trois derniers. Les exemplaires papier vélin in-8°. seront payés 12 l. chacun, & 24 l. in-4°. On payera en souscrivant pour ces premiers 36 l. & pour les autres 72 liv. Le premier paroîtra en Janvier 1785.

LE MENTOR UNIVERSEL,

Par M. l'abbé Roy, cenſeur royal, &c.

Lex mea, Lux.

N°. VIII. 1784.





A PARIS,

Chez { l'Auteur, au Bureau du Mentor univerſel, rue Guénégaud, N°. 20. Théophile Barrois le Jeune, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

SUITE DE LA LETTRE VINGT-SIXIÈME.

DU POURPRE.

QUELQUES auteurs ont prétendu que le pourpre étoit un diminutif de la rougeole. La cause est à-peu-près la même. Ce nom lui vient probablement de la couleur des taches qu'il produit. Elles ressemblent, comme celles de la rougeole, à des piquures de puces, mais elles diffèrent en ce qu'elles sont

pourprées, livides ou noires ſans tumeur ni démangeaiſon, accompagnées d'une fièvre qui dure plus ou moins de tems, qui commence vivement & ſe termine de même. La rougeole eſt toujours accompagnée d'affection catarrhale; après ſon éruption la peau eſt rude ; dans le pourpre, au contraire, on n'apperçoit rien de tout cela. Les taches de la rougeole n'ont point de figure déterminée, celles du pourpre ſont toujours rondes & ſont moins boutons que les autres, ou, pour mieux dire, elles ne ſont proprement que des taches.

On diſtingue pluſieurs eſpèces de pourpre : l'eſſentiel, le ſympto-

matique, le benin, le malin, le simple & le compliqué.

Le premier, constitue la maladie principale. Le second, survient dans les autres maladies; le troisième, est celui dans lequel les accidens sont en raison directe de la fièvre; le quatrième, celui dont les accidens sont en raison inverse de la fièvre; c'est-à-dire, que l'un est plus ou moins benin, selon que la fièvre est plus ou moins forte, l'autre d'autant plus fâcheux que la fièvre est plus petite; le cinquième, est celui qui existe seul; le sixième, est celui qui se trouve joint à quelqu'autre maladie. On l'appelle aussi symptomatique.

Rarement les accidens qui ſuivent du pourpre ſont-ils fâcheux ; le venin, qui en eſt la cauſe matérielle, quoique le même au fond, a moins d'âcreté & par conſéquent on peut conclure qu'il eſt moins capable de produire irritation que celui de la rougeole.

Les bonnes femmes le regardent toutes comme fort dangereux. Comme il ſe trouve ſouvent mêlé avec la petite vérole & la rougeole, elles lui attribuent pour l'ordinaire toute la malice de ces maladies ; & ſi l'enfant qui en eſt attaqué meurt, c'eſt à lui qu'elles imputent ſa mort. Il eſt bien vrai que la complication des maladies les rend

plus

plus fâcheuſes : mais en général le pourpre a moins de malice que la petite vérole & la rougeole dont il paroît n'être qu'un diminutif. Lorſqu'il ſe trouve mêlé avec la petite vérole ou la rougeole, on le diſtingue aſſez difficilement. Comme ces trois maladies ſont à-peu-près de la même eſpèce, en ſe conduiſant bien dans la guériſon de l'une, on opérera celle de l'autre.

Il ne faut pas confondre le pourpre avec certaines marques rouges qui ſurviennent quelquefois à la peau, ſans faire éprouver de maladie.

Je me rappelle qu'un jour cou-

vert de la robe doctorale, symbole pesant de la pesanteur morale qui caractérise certains docteurs, j'avois assisté à une longue cérémonie, dans le plus fort de l'été. Je revins chez moi aussi harassé que le bucheron fatigué d'avoir agité sa lourde coignée. En changeant de linge, je vis mes bras, l'avant-main & l'estomac couverts de taches rouges au milieu d'une transpiration abondante. Je fus étonné; peut-être que la crainte augmenta le mal-aise qui m'importunoit; prudemment je me mis au lit. Après deux ou trois heures de repos, je ne vis plus de marques & je me levai gaiement, je

mangeai avec appétit; il paroît que ces taches n'étoient que des particules de ſang dont la circulation arrêtée dans ſes canaux ordinaires à cauſe de l'abattement où jette l'excès de chaleur, avoit fait effort avec la tranſpiration. Le repos avoit rétabli la circulation, je n'eus plus rien.

Quelques enfans, après leur mort, paroiſſent marqués de ces taches rouges qu'on n'avoit point vues dans leur maladie; c'étoit le pourpre, diſent les mères ignorantes; mon enfant ne ſeroit point mort, ſi l'on avoit bien connu ſa maladie. On accuſe le médecin, comme cela ſe prati-

que chez les sots ; ils peuvent bien avoir raison quelquefois ; brisons là-dessus pour n'être ni médisant, ni calomniateur ; mais ce n'étoit pas le pourpre. La position d'un malade long-tems au lit rallentit la circulation du sang dans les parties qui portent à plomb sur le lit, & favorise cette apparition de taches rouges ; cela est si vrai qu'elles ne paroissent que sur ces parties. Les personnes trop long-tems assises peuvent faire cette épreuve : que l'on tienne seulement sa main dans une situation perpendiculaire, on la verra se gonfler sensiblement, s'engourdir, & l'extrémité des doigts au-delà desquelles le sang ne peut

s'étendre, marquées de ces taches rouges. Il ſuffit alors de lever ſa main de bas en haut & de l'agiter. A meſure que la circulation du ſang ſe rétablit, le gonflement diminue & les marques diſparoiſſent.

Des Puſtules aqueuſes.

Les puſtules aquenſes ſe connoiſſent par une ſorte d'élévation à la peau, formant des véſicules blanches, remplies d'une eau claire. Quelquefois le corps en eſt tout couvert. Cette maladie n'en eſt pas une à proprement parler. Néanmoins comme cette diſpoſition ſup-

poſe quelque acrimonie d'humeurs & qu'en rentrant au-dedans elle pourroit former un levain dangereux, elle exige des ptécautions.

Les enfans y ſont fort ſujets; les rafraîchiſſans ſuffiſent en pareil cas.



LE DOCTEUR...,

AU COMTE...:

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Des maladies externes des enfans.

JE vous ai parlé, mon cher Comte, des principales maladies internes des enfans, qui, quoique fort ordinaires, ſont les plus capables d'inquiéter & de faire craindre pour leur vie. Vous ferez un bon uſage, ſans doute, de mes avis. Semblables au bon grain que l'on sème dans une bonne terre, ils

produiront chez vous des fruits abondans & salutaires.

Occupons-nous maintenant des maladies externes.

Admirez, mon cher Comte, la structure merveilleuse de notre corps. Un accord, une liaison intime réunit toutes ses parties & les rend mutuellement correspondantes. Ce qui se passe au-dedans affecte le dehors : c'est un bienfait que la Providence, toujours sage dans ses dispositions, nous a ménagé. Souvent l'état extérieur nous conduit à la connoissance de l'intérieur. Elle donne à l'œil de l'homme des indications qui suppléent au défaut de sa pénétration.

Et voilà comme tout eſt heureuſement compenſé.

On a comparé le corps à une montre dont les rouages multipliés s'engrènent tellement les uns dans les autres, qu'il s'établit un mouvement uniforme & conſtant, toutes les fois que rien ne s'y oppoſe. S'il arrive à la montre de marquer le tems irrégulièrement, c'eſt une preuve qu'elle chemine mal intérieurement. Il en eſt de même, ſans doute, du corps humain. Mais pour connoître la cauſe de l'irrégularité de la montre & y remédier, il faut que l'œil conſidère attentivement toutes ſes parties intérieures.

Cette confidération devient impoffible à l'égard du corps humain; mais l'infpection de l'extérieur doit y fuppléer prefque toujours. On a vu des médecins habiles juger d'un coup-d'œil un paffant fur l'état de fa fanté. Rien n'échappe à l'œil obfervateur; jufques dans les moindres linéamens de la figure, il fait diftinguer des particularités furprenantes pour tout autre. La teinte des couleurs de la peau lui préfente des indications sûres à l'aide defquelles, en combinant, en recherchant encore, en rapprochant les chofes, il devine certaines caufes, certains effets. Il fuit le

mouvement des artéres à travers les membranes qui les couvrent ; là il découvre une palpitation, ici il voit un gonflement ; il conclut néceſſairement qu'il exiſte daus l'intérieur de la machine un dérangement plus ou moins conſidérable, ſelon qu'il paroît plus ou moins ſenſible.

Voilà les obſervations qui conſtituent le vrai médecin, le médecin vraiment habile. Ce n'eſt point ſeulement avec la ſcience des aphoriſmes, de cette longue kyrielle de remèdes, de drogues, de recettes d'uſage, &c. qu'il doit parvenir à la guériſon des maladies, c'eſt avec le flambeau de l'obſervation. Or,

c'eſt ſur les maladies externes qu'elle doit particulièrement s'exercer pour conduire le médecin plus sûrement ou plutôt avec moins d'incertitude dans les routes ténébreuſes de l'intérieur.

Pourquoi tant de mauvais médecins ? parce que la plupart ſont moins obſervateurs que routiniers en médecine. Pourquoi l'homme eſt-il ſi ignorant par rapport à l'état de ſa ſanté, c'eſt qu'il ſait moins l'obſerver & la ſuivre pas à pas. Si nous voulions faire uſage de nos yeux & de notre intelligence, nous ſerions moins dépendans des pratiques ſouvent hazardées du médecin.

Je

La petite vérole, la rougeole & le poupre se rapportent aussi aux maladies externes à cause de l'éruption qui les caractérise. On peut en dire autant de toutes celles qui se produisent au-dehors, quoique leur siége réside au-dedans du corps. Elles sont tout-à-la-fois internes & externes. Je crois même que strictement parlant, toutes les maladies sont doubles à cet égard. La liaison des parties internes & externes du corps est si intime, comme je viens de le dire, que les unes ne paroissent pas devoir être dérangées, sans occasionner le dérangement des autres.

Cependant il est des maladies

qu'on nomme particulièrement externes, parce qu'elles affectent davantage l'extérieur. Tels sont les croûtes de lait, les maux au nez, aux oreilles, à la figure; les aphthes, les ceindres, les gales au nombril & au reste du corps, les rougeurs, feux-sauvages, feux-follets, les descentes, les hémorrhoïdes, la chûte du fondement, les gerçures, les engelures, les brûlures.

Il en est plusieurs qui sont du ressort de la chirurgie, comme celles qui proviennent des défauts de conformation ou d'organisation; d'autres qu'on appelle chroniques & qui sont aussi internes qu'exter-

nes ; enfin il en eſt de rares & d'extraordinaires. Je dirai un mot de chacune en particulier.

Des croûtes laiteuſes ou de lait.

Les croûtes laiteuſes ou de lait ſont une eſpèce de gale qui couvre le viſage & la tête des enfans. Elles proviennent ou d'eux ou de la nourrice.

On connoît qu'elles viennent d'eux lorſque le lait de la nourrice eſt jugé de bonne qualité, & du liquide néceſſaire, & que d'ailleurs elle jouit du degré de ſanté convenable. Alors les cauſes ſont ou la tranſpiration diminuée, ou les humeurs viſqueuſes, ou les fibres

trop lâches & trop flexibles. Dans le premier cas, ce qui se connoît lorsqu'effectivement on ne voit point l'enfant transpirer comme à l'ordinaire, on y remédiera par des sudorifiques doux & des évacuans purgatifs.

Les sudorifiques les plus efficaces sont l'eau tiède seule, bue & respirée souvent ; comme boisson, il faut y faire dissoudre quelques grains de nitre. On peut se servir aussi des infusions de feuilles de bourrache ou de buglose, de chardon bénit, de scabieuse, de véronique, de germandrée, de fleurs de coquelicot, de safran, &c.

Je ne dis rien de ces croûtes

légères qui tapissent ordinairement la tête des enfans naissans, & qui couvrent leurs sourcils. Elles sont utiles, peut-être même nécessaires, & se dissipent aisément. Pour éviter la dureté qu'elles pourroient former en s'épaississant & l'obstacle qu'elles apporteroient à la pousse des cheveux & des sourcils, on fait bien d'y appliquer de légers adoucissans, tels que l'huile d'amande douce ou simplement le beurre frais, & de nettoyer souvent les parties qui en sont couvertes.

On connoît que les croûtes laiteuses sont causées par les humeurs de la nourrice mêlées avec le lait qu'elle donne à son nour-

riſſon, lorſque ce lait eſt trop épais, lorſqu'elle-même eſt trop graſſe & trop vorace, lorſqu'elle vit dans une nonchalance & une oiſiveté exceſſives. Dans ce cas il faut la changer & donner l'enfant à une autre, s'il eſt trop jeune pour être ſévré; ou le ſévrer plutôt, s'il a paſſé cinq mois environ. La privation du lait ſeroit peut-être le meilleur moyen de guérir ces affections galeuſes ; mais alors il faudroit y ſuppléer par la nourriture légère, donnée ſouvent & à petite doſe, que j'ai déja preſcrite. S'il lui ſurvient de l'amaigriſſement, on ne s'en étonnera pas ; au contraire, on pourra le regar-

der comme ſalutaire, pourvu que la maigreur ne ſoit pas conſidérable, ce qui équivaudroit à l'étiſie & tireroit à conſéquence funeſte.

Si ces croûtes ſont graſſes & humides, elles paroiſſent & diſparoiſſent d'elles-mêmes; elles ſe nomment bénignes, & cette dénomination leur eſt vraiment propre.

Mais elles peuvent être sèches, dartreuſes, blanches, friables, farineuſes, former des calloſités ſur la peau & occaſionner la chûte des cheveux par des plaques étendues, élevees & dures. Alors elles ſont proprement appellées teigne.

Ce ſeroit une maladreſſe homicide que de vouloir les faire paſſer.

Il eſt rare qu'elles ne proviennent pas d'un vice d'humeurs & même d'un virus particulier. La répercuſſion en deviendroit mortelle.

On voit des mères délicates & d'une coquetterie inſupportable jusqu'à la manière dont elles touchent leurs enfans, qui, parce qu'elles répugnent au ſpectacle dégoûtant de ces croûtes, ont recours à des remèdes pour les détruire. On a beau leur dire que ce mal n'eſt qu'apparent, & qu'il eſt le préſervatif d'un autre beaucoup plus à craindre; elles n'en ſont pas moins empreſſées à ſuivre les mouvemens de leur délicateſſe. De telles femmes ſont indignes

d'être mères. Si on leur disoit fermement : ou renoncez à la vie de votre enfant, ou souffrez avec complaisance les maux de son enfance, je doute qu'il s'en trouvât d'assez coupables pour ne pas préférer le dernier parti. Mais telle est l'empire de ce sexe séduisant, qu'on a peine à lui dire des vérités dures, & à ne pas se ranger de son parti de crainte de lui déplaire.

Ces croûtes paroissent aussi très-souvent à la suite des maladies aiguës, comme la petite vérole, la rougeole, &c. Elles annoncent l'effort salutaire que fait la nature en travaillant à la dépuration des humeurs.

On ne s'avisera donc pas d'apporter obstacle à cette dépuration nécessaire.

Ce n'est que par un régime sévère & bien observé, par des sudorifiques & par des fondans plus souvent réitérés & plus abondans que dans les petites croûtes dont je viens de parler, qu'on peut espérer de les dissiper. Les purgatifs doux, les lotions fréquentes, l'application de quelques topiques, &c., une propreté plus qu'ordinaire sont indispensables; on doit souvent changer le linge qui couvre la tête de l'enfant, en observant de le choisir fin & de le présenter un peu au feu ou de le frois-

ſer entre les mains avant d'en faire uſage.

On lui tiendra le ventre libre, afin qu'aucunes humeurs excrémentitielles ne ſe portent à la tête & n'augmentent l'épaiſſeur du dépôt des croûtes.

Il n'eſt aucune femme de campagne qui s'étonne de ces affections galeuſes; elles ſavent même que la ſanté de l'enfant ne peut qu'y gagner beaucoup par la ſuite.

Des maux au nez, aux oreilles & à la face.

Les croûtes laiteuſes ne ſe bornent pas toujours à la partie che-

velue de la tête ; elles ſe répandent quelquefois ſur le viſage, & elles entreprennent le nez & les oreilles.

J'ai vu des enfans ayant alors les yeux rouges, chaſſieux, larmoyants & douloureux, le nez également rouge, groſſi, rempli de croûtes en dedans & au-dehors, au point qu'ils ne pouvoient ſe moucher, tant les deux narines étoient obſtruées ; leurs oreilles ſuintoient une humeur jaunâtre & épaiſſe ; des éruptions galeuſes couvroient leurs joues, leur cou & leur gorge ; les petites maitreſſes n'auroient pas oſé les enviſager ; d'autres auroient cru qu'ils étoient

étoient d'un tempérament déteſtable, & les auroient regardés comme des êtres ſur l'accroiſſement deſquels on avoit peu à compter. Je diſois aux mères : conſolez-vous ; votre enfant vous dédommagera bien un jour de tous les déſagrémens que vous éprouvez ; vous voyez ce joli poupon, ce minois au teint uni, à la peau fine, liſſe & colorée ; dans quelques années, dans quelques mois, il ſera malade, mourra peut-être ; votre enfant, au contraire, bravera tout. Mes prédictions ont été accomplies. Je ſuis tenté de vous dire, mon cher Comte, que cette épreuve a été faite ſur moi-même. On m'a toujours dit que j'a-

vois eu l'enfance la plus rebutante, à cause de ces croûtes ; aujourd'hui je me porte comme un ange, je me rappelle même avoir échappé dans ma jeunesse à des maladies qui moissonnoient mes camarades.

Ne pourroit-on pas répéter ici cette chanson triviale ? *Mes enfans, après la pluie on voit venir le beau tems.* Comme la pluie purge le ciel des vapeurs agglomérées qui l'obscurcissoient, de même les croûtes & le suintement des humeurs dégagent l'intérieur du corps & le disposent à un meilleur état.

Au lieu de détruire cette humeur & ce suintement, il faut seulement s'appliquer à les détourner

des yeux, du nez, des oreilles & de la figure, pour les rappeller à leur premier siége. Ce sera l'effet de quelques suppuratifs appliqués sur la tête, si les croûtes, dont elle est couverte, sont galeuses & sèche; leur guérison parfaite est l'affaire du tems, & des soins ordinaires.

Des Aphthes.

Les aphthes sont de petits boutons rouges ou blanchâtres, ou de petits ulcères qui viennent en dedans & au-dehors de la bouche des enfans. Ils sont ordinairement causés par les humeurs croupies & retenues dans leurs cavités lors de

la dentition. Ils peuvent auſſi provenir de la mauvaiſe qualité des alimens dont ſe nourriſſent les enfans & du mauvais lait chez ceux qui tetent; quant aux aphthes qu'occaſionne la dentition, on peut relire ce que j'ai dit à ſon article. Pour ceux qui ſont l'effet de la mauvaiſe qualité des alimens, & du mauvais lait, leur guériſon conſiſte dans l'uſage des remèdes légers que je viens d'indiquer, comme boiſſons, pugatifs, lotions de la bouche répétées à différentes fois. Ce traitement qui eſt une ſuite de l'autre conſiſte dans les mêmes précautions. Ces dernières ſortes d'aphthes ſe rapportent aux

croûtes de lait, puiſqu'elles ſe nomment auſſi gales de la bouche.

Des ceindres, des gales au nombril & au reſte du corps.

Enfin les croûtes de lait entreprennent auſſi toutes les parties extérieures du corps. Elles prennent la dénomination de ceindres ou ceinture, parce qu'elles forment une eſpèce de cercle qui entoure la région du bas-ventre; il eſt rare que les croûtes galeuſes du lait paroiſſent dans cette partie & de cette manière; je ne ſais pas d'ailleurs s'il eſt bien certain qu'elles ne ſoient que des croûtes de

lait ; il me ſemble, au contraire, qu'elles doivent leur exiſtence à des humeurs bilieuſes & à des matières viciées. Dans ce cas il faut recourir à des remèdes intérieurs ; je les propoſerois toujours ſimples, parce que rien de trop compliqué, en fait de remèdes, ne peut convenir aux enfans ; les pilules de ſavon ſeroient employées avec ſuccès, ainſi que les fermentations d'eau tiède ou préparée avec les décoctions émollientes, &c. les bains d'eau de ſon, les topiques de ſuif ou de beurre frais.

Les gales au nombril ſont généralement regardées comme aſſez dangereuſes ; elles demandent plus

d'attention que les autres, parce qu'elles ſuppoſent un vice dont la répercuſſion porteroit facilement à la poitrine.

Des rougeurs, feux-ſauvages, feux-follets, &c.

Ces apparences qui arrivent très-ſouvent aux enfans, bien ſains d'ailleurs, ne ſont d'aucune conſéquence. Ce ſont des maladies cutanées qui attaquent principalement leurs parties naturelles ; il n'eſt pas rare de leur voir les feſſes, le bas-ventre, & le haut des cuiſſes couverts de boutons rouges, qui leur cauſent des dé-

mangeaiſons très-importunes ; la mal-propreté des nourrices qui négligent de les changer ſouvent, le maillot qui, en fixant les urines & les excrémens, les rend âcres, en ſont la cauſe.

On connoît que ces incommodités ne viennent pas d'un vice intérieur de l'enfant, lorſqu'il eſt eſt bien portant, de bon teint, qu'il eſt frais, gai, qu'il a bon appétit & que ſon pouls eſt régulier. Autrement il faudroit les attribuer à quelque virus & recourir à de grands remèdes. Mais dans ce cas, il ſuffit de recommander particulièrement la propreté & de faire baſſiner les parties affectées,

d'eau fraîche, d'eau & de vinaigre, si l'on veut, d'une infusion de sureau, ou d'eau de gratin. On sait que le gratin est une eau blanchie par les derniers restes de la bouillie attachés aux parois du poëlon.

Des Hernies ou Descentes.

Les hernies ou descentes ne sont autre chose que des tumeurs formées par le déplacement de quelques parties molles du corps hors du lieu qu'elles doivent occuper.

Il y en a de différentes sortes; les inguinales, qui se font dans l'aîne; les crurales, au pli de la

cuiſſe ; les exomphales, à l'ombilic ; les ventrales, à la région antérieure ou poſtérieure de l'abdomen, depuis les fauſſes côtes juſqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic juſqu'aux os des îles, &c., &c.

Toutes les ſortes de deſcentes ſont communes & fort ordinaires aux enfans. Preſque toutes proviennent des relâchemens particuliers de la peau & des fibres tendineuſes du nombril & des anneaux, & en général de toutes les parties molles. Ces accidents ſe conçoivent aiſément comme effets preſqu'inévitables des pleurs, des cris, des mouvemens & des efforts mal aſſurés, ou des contrac-

tions violentes auxquelles les enfans ne cessent d'être exposés ou par eux-mêmes, ou par ceux qui les remuent.

Je ne parle ici que de cette descente qui se fait dans la partie que tout le monde me dispense de nommer, comme étant généralement la plus dangereuse.

Il est néanmoins certain qu'elle doit moins inquiéter chez les enfans, & qu'elle n'est pas si difficile à traiter que chez les adultes. La raison est que, chez ceux-ci, les parties sont moins flexibles, qu'elles résistent plus à la réduction, dès qu'une fois elles sont déplacées, & que l'étranglement est plus ordinaire.

Quoique j'aye aſſigné le relâchement pour cauſe de preſque toutes les deſcentes des enfans, il en exiſte une autre qui conſiſte dans l'augmentation des forces expulſives; les ſymptômes de cette deſcente ſont différens. Elle cauſe des douleurs vives, par rapport à la tenſion & à la chaleur des parties; dans ce cas on ne peut parvenir à en faire la réduction, qu'après les avoir ſuffiſamment relâchées, ce qui s'opère par les lavemens, les émolliens, les boiſſons fréquentes & diurétiques, par une ou deux ſaignées; ces ſymptômes de tenſion paroiſſent à la ſeule inſpection des parties qui ne préſentent

préſentent aucune eſpèce de rides : ceux de douleurs ſont annoncés par les cris & les impatiences de l'enfant, ſur-tout lorſqu'on touche aux parties deſcendues.

Le traitement eſt tout-à-fait contraire, lorſqu'il n'y a ni tenſion, ni douleur ; au lieu de relâcher les parties, il faut les reſſerrer & leur donner plus de ton & de reſſort. On y parvient par les fortifians, les irritans, les aromatiques, &c. Quelques cataplaſmes de mie de pain détrempée dans de bon vin chaud me paroiſſent très-ſalutaires ; j'en ai vu de très-heureux effets. On peut même faire boire à l'enfant de tems en

tems quelques gouttes de bon vin, tantôt pur, tantôt un peu mélangé d'eau.

Dans tous les cas il faut avoir recours au bandage, il n'eſt même jamais prudent de ſe diſpenſer de l'employer, quoique l'enfant n'ait point de deſcente ; il ſuffit que ſon âge & ſa foibleſſe l'y rendent plus ſujet. S'il eſt accoutumé au bandage, n'ayant pas de deſcente, quand elle ſurvient, il ſuffit de ſerrer davantage ce bandage.

Au reſte, on ne ſauroit trop preſcrire à tous ceux qui entourent les enfans de ne jamais les expoſer à des impatiences, à des cris ou à des pleurs, que l'expérience d'ac-

cord avec la raison prouvent capables de causer les descentes.

La vie trop molle seroit aussi très-propre à causer cet accident. La même température de l'air deviendroit nuisible en réduisant les parties organiques à l'état d'atonie & de nonchalance toujours contraires à la liberté de leur action; il convient donc de faire changer souvent d'air aux enfans, & même de les exposer quelquefois au froid.

On remarque ordinairement que les enfans élevés le plus délicatement sont très-foibles, & que leur constitution devenue lâche est plus susceptible de dérangement. C'est particulièrement chez de tels

ſujets que les deſcentes arrivent plus ſouvent & ſont plus dangereuſes.

Les ſoins des mères, pour être ceux de l'amour le plus tendre, ne doivent pas être oppoſés à la raiſon.

S'il arrive que les deſcentes réſiſtent à la réduction, c'eſt le cas de recourir à l'art du chirurgien.

Des Hémorrhoïdes.

Le mot *hémorrhoïdes* eſt ſynonyme d'*hémorrhagie.* Il eſt formé de deux mots grecs l'un *αἷμα* qui ſignifie ſang, & l'autre *ῥέειν*, qui veut dire fluer, couler. Ainſi en

le prenant à la lettre, on aura l'équivalent de ces mots : écoulement, perte de ſang ; néanmoins il doit être diſtingué, à certains égards, du terme générique, *hémorrhagie*, exprimant une évacuation quelconque de ſang, contre nature, qui ſe fait indiſtinctement de telle ou de telle partie du corps. L'uſage l'a déterminé pour exprimer en particulier un gonflement des veines de l'anus ou de l'extrémité de l'inteſtin rectum, devenues variqueuſes, c'eſt-à-dire trop dilatées, les varices n'étant autre choſe que les veines elles-mêmes exceſſivement dilatées ; & leur dilatation, plus ou moins grande,

ne vient que de ce qu'elles sont plus ou moins gorgées de sang. Elles signifient aussi l'écoulement ou le flux qui résulte de l'ouverture de ces veines ; c'est d'après ce gonflement ou écoulement appellé hémorrhoïdes ou flux hémorrhoïdal, que les anatomistes ont appellé hémorrhoïdaux, les vaisseaux tant artériels que veineux qui se distribuent au fondement & qui portent le sang dans cette partie où peuvent se former les gonflemens sanguins, ou le flux de sang dont je viens de parler.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail anatomique des artères hémorrhoïdales, & dans l'expli-

cation des différentes sortes d'hémorrhoïdes; elles surviennent d'ailleurs plus communément aux adultes, entre la jeunesse & la vieillesse, que dans le bas-âge; & si les enfans en sont attaqués, ce qui est très-rare, elles durent si peu de tems, que l'impression momentanée qu'elles causent ne peut être suivie d'aucun effet dangereux.

La cause immédiate des hémorrhoïdes est une sorte de pléthore, ou abondance de sang ou d'humeurs dans les vaisseaux de l'intestin rectum, qui engorge d'autant plus facilement les veines qu'elles sont plus lâches. L'intempérance à laquelle les nourrices ou les mères

ignorantes & peu circonſpectes habituent les enfans, le défaut d'exercice, l'habitude du lit & du ſiège dans laquelle elles les élèvent, ſoit parce qu'elles trouvent trop incommode, ou de les tenir ou de les faire marcher ſouvent, ſoit parce qu'elles ont trop d'occupations qui les diſtraient, tout cela eſt bien capable de produire cette incommodité, qui peut devenir une maladie fâcheuſe, ſelon les circonſtances.

Preſque toutes les nourrices ont, à cet égard, beaucoup de reproches à ſe faire. Ou elles jouiſſent d'une certaine aiſance de fortune, & alors elles s'inquiètent peu de ſoigner

l'enfant comme il convient; ou elles ſont pauvres, & alors elles ne ſe font pas de ſcrupule de chercher à gagner davantage, en ſe livrant à des travaux incompatibles avec les ſoins de nourrices; outre qu'elles s'expoſent à dénaturer leur lait par la fatigue d'un travail exceſſif, elles laiſſent le malheureux nourriſſon enchâſſé, ſerré dans ſon lit, comme dans une boîte : après l'avoir bourré de lait ou de nourriture : le moyen d'éviter le gonflement, en arrêtant ainſi la circulation du ſang & l'évacuation des humeurs!

J'ai dit *abondance d'humeurs*, parce que le ſang n'eſt pas toujours

la matière du gonflement ou du flux hémorrhoïdal. On ſait qu'il y a pluſieurs exemples d'écoulemens d'humeurs ou de matières excrémentitielles corrompues, qui ſe font par les vaiſſeaux qu'on appelle hémorrhoïdaux. Cela ſe remarque aſſez ſouvent dans certaines dyſſenteries qui ne ſont autre choſe que des eſpèces d'hémorrhoïdes. Dans celles-là le ſang eſt mêlé avec les matières fécales ; le réſultat de ce mélange reſſemble à de petites raclures de boyaux, & la déjection eſt accompagnée de tranchées & de douleurs aſſez vives.

On voit que les cauſes qui viennent d'être énoncées ſont de

nature à produire de tels effets.

Les hémorrhoïdes, comme il paroît, peuvent n'être que des tumeurs, sans s'ouvrir. On les nomme alors fermées ou aveugles. Celles-ci sont beaucoup plus incommodes en général; & plus encore, quand elles forment tension, dureté; dans ce cas elles sont rarement exemptes d'inflammation dans les parties hémorrhoïdales; & l'irritation qu'elles y excitent est si considérable, qu'il en résulte souvent des défaillances, des convulsions & un grand désordre dans toute l'économie animale. Quelquefois même la mauvaise constitution des sujets dans lesquels

elles ſe trouvent eſt telle, qu'elle peut les faire dégénérer en fiſtules, & en ulcères chancreux.

Il faut recourir au régime humectant & rafraîchiſſant, aux breuvages diurétiques, aux formentations d'eau tiède, de vin, d'huile, aux applications de pommades ou d'onguens anodyns, tels que le populeum, l'althéa, le petit lait, à l'eau de poulet, aux émulſions, aux bouillons avec le veau & les écreviſſes, &c.; aux apéritifs & à tout ce qui peut procurer du relâchement aux parties malades.

Celles qui fluent ne ſont qu'incommodes, & ſont reconnues généralement comme ſalutaires; mais elles

elles doivent cauſer de grandes inquiétudes, parce qu'un grand nombre de circonſtances dont on ne ſe douteroit pas & qu'il eſt fort difficile de prévoir, peuvent arrêter leur écoulement; ce qui met la vie en danger imminent, ou du moins devient la cauſe des plus ſérieuſes & des plus longues maladies.

Je ne vous parle, mon cher Comte, des hémorrhoïdes, que pour n'avoir pas à me reprocher une omiſſion. Je vous répète que, quoique les enfans n'en ſoient pas exempts, ils y ſont rarement ſujets.

Des chûtes de fondement.

La chûte du fondement paroît avoir du rapport avec les hémorrhoïdes ; elle peut effectivement être occasionnée par les tumeurs qui rendent la rentrée de cette partie difficile : elle est aussi rare chez les enfans que les hémorrhoïdes ; mais il en est une autre qui vient du relâchement de l'extrémité du rectum ; celle-là est plus ordinaire aux enfans qu'aux adultes, leur tempérament étant plus humide & par conséquent plus lâche. On doit en raisonner comme des descentes ; le tems amène insensible-

ment le rétablissement, & à l'aide de quelques précautions connues de toutes les nourrices, on opère la rentrée du rectum.

Ces précautions sont des fomentations d'eau tiède d'abord, de vin pur ensuite, & d'eau-de-vie par gradation; les parties relâchées reprennent peu-à-peu le ton & le ressort nécessaire, & par le moyen de quelques pressions légères répétées, l'opération s'achève.

Mais comment se font ces pressions ? elles s'exercent sur le rectum de cette manière : les deux fesses de l'enfant font l'office de deux petits coussinets; on les comprime dans la partie la plus voisine du

rectum, & en les rapprochant doucement de cette extrémité, on la force elle-même de rentrer par l'ouverture de l'anus. Quand la rentrée est accomplie, on doit avoir soin de tenir le bas des fesses toujours un peu serré pendant quelque tems, jusqu'à ce que les parties aient repris leur consistance.

Des gerçures.

Les gerçures sont des espèces de déchirures de la peau qui arrivent ordinairement au nez, aux lèvres & aux doigts des enfans. Le tissu de leur peau est si fin & si foible, que la moindre impression de l'air

peut aiſément en rompre la continuité.

Les enfans accoutumés à une vie molle, à qui des mères trop délicates & trop ſottement timides refuſent ordinairement le grand air, même dans la ſaiſon où il leur feroit le plus avantageux, ſont très-ſujets aux gerçures ; pour peu que le plus petit courant d'air les ſaiſiſſe dans les parties de leur corps les plus ſenſibles, telles que le nez, les lèvres & les doigts, & plus ſenſibles encore chez eux à raiſon de la vie qu'ils mènent, plus capable de les relâcher.

Ces difformités incommodes ſe diſſipent aiſément par des lotions

de vin chaud, propres à réunir & à raffermir les parties gercées, par la pommade blanche, par le suif, par la cire vierge fondue avec de l'huile d'olive, & plusieurs autres topiques très-connus.

Il y a d'autres espèces de gerçures qui viennent d'une cause interne & cachée, telle que le virus ou l'action funeste de la...... Je ne nommerai point cette maladie, & je souhaiterois même qu'on ne pût la deviner; mais elle fait de nos jours tant de progrès, que j'aurai le malheur d'être entendu de tout le monde. Au reste, mon cher Comte, nous savons que notre élève ne doit point avoir de ces

ſortes de gerçures. Il eſt inutile de nous en occuper. Cependant je crois devoir vous donner, en paſſant, un conſeil ſalutaire, & je me flatte qu'il ſera généralement utile à tous les pères & mères & à toutes les nourrices.

Les petits enfans intéreſſent la ſenſibilité de tout le monde; le premier mouvement, quand on les voit, eſt de les baiſer. C'eſt même faire ſa cour aux parens que de leur prodiguer cette careſſe. Leur bouche ſi fraîche, ſi vermeille, inſpire d'ailleurs ce témoignage de tendreſſe. Elle devient le ſiége des baiſers de tous ceux qui les approchent. Mais on ne connoît

pas tout le monde. Telle femme qui nous paroît ſaine & d'un embonpoint raviſſant, porte, ſouvent ſans s'en douter, dans ſon ſein, un levain de corruption qui, filtré inſenſiblement par les parties humides, comme la tranſpiration, la ſalive, ſur-tout, ne tarde pas à ſe communiquer au-dehors. Le pauvre petit a donc reçu un baiſer qu'il payera bien cher dans la ſuite.

On doit encore plus ſe défier des baiſers des femmes. Le poiſon ordinairement plus concentré dans leur intérieur ſe connoît moins au-dehors, ou même ne ſe connoît point du tout. On pourroit donner une raiſon de cette

particularité. Comme il y a plus de parties humides dans l'intérieur du corps féminin, le virus s'y trouve plus dilaté, moins actif; par conséquent il y demeure plus constamment fixé. Mais quoique plus étendu & moins actif, il peut plus aisément se communiquer au-dehors par les parties humides qui en sont imprégnées. Chez les hommes plus secs, il se trouve plus serré; son action devenant plus vive & plus forte, il fait effort à chaque instant, & en peu de tems il paroît sur la surface extérieure du corps. Ceux-là ne pouvant douter au moins d'un mal quelconque, car ils prennent sou-

vent le change & ſe font plus d'une fois illuſion ſur la nature de leur mal, ont au moins la prudence de ne point témoigner leurs careſſes par des baiſers. Mais les femmes qui, ne remarquant ſur elles aucunes apparence de mal, ne peuvent le ſoupçonner ! mais les hommes chez qui le virus eſt déja prêt à paroître extérieurement, avec les humeurs deſquelles il ſe trouve mêlé !.... Un enfant ne doit connoître d'autres baiſers que ceux de ſes père & mère.

Il faut avouer que la coutume des baiſers eſt bien mal imaginée ; les baiſers ſur la bouche ont un danger plus imminent. Quelle folie

de vouloir amalgamer ſes humeurs indiſtinctement avec celles de tous les individus ! Les hommes n'ont-ils pas d'autres moyens de fraterniſer ? qu'ils s'aiment davantage, qu'ils ſoient amis plus ſincères, plus charitables, plus généreux, en un mot plus vrais dans l'humanité qu'ils affectent. Tout cela ne vaudroit-il pas mieux que de vaines careſſes qui partent rarement du cœur & vont rarement au cœur ? On a remarqué que les plus careſſants n'étoient point les plus aimants. Les careſſes ! Ah ! combien d'êtres crédules en ont dupes !

Des engelures & brûlures.

Les engelures sont des tumeurs qui affectent pendant l'hiver, les pieds & les mains. Elles sont unies, luisantes, rouges & brûlantes; elles excorient quelquefois; tantôt elles suppurent, & tantôt la gangrène s'y mêle. Ce dernier accident est très-rare.

Les enfans sont plus sujets aux engelures que les adultes; ils ont une lymphe épaisse & laiteuse, & les extrémités de leur corps sont extrêmement tendres.

Les femmes, par la même raison que leur fibre est plus lâche & leur lymphe plus douce & plus visqueuse, sont plus susceptibles des engelures que les hommes.

Ces incommodités sont un effet de l'impression de l'air froid.

Semblables aux tiges légères d'un jeune arbrisseau, les parties externes des enfans, que le chaud a dilatées, se resserrent bientôt par un air contraire. Dans les unes, la circulation des sucs nourriciers est arrêtée ; dans les autres, la circulation du sang & des humeurs : de-là, le gonflement ou les tumeurs, qui souvent dégénèrent, & finissent, comme je viens

de l'expoſer, lorſqu'on n'y remédie point de bonne-heure.

La vapeur du ſon brûlé ſur des charbons, au-deſſus deſquels on tient ſuſpendues les parties affectées d'engelures, produit de bons effets. On donne auſſi pour un excellent préſervatif, l'habitude de les laver avec de la neige & de l'eau froide. Mais, comment la neige & l'eau froide pourroient-elles détruire ce que le froid a cauſé? que les contraires ſe détruiſent par les contraires, fort bien : mais les ſemblables par les ſemblables! je n'en crois rien. Il eſt vrai que les parties de la neige contiennent certains ſels. Paſſe pour la neige ;

mais, l'eau froide ſimplement, non. L'urine vaut mieux, à tous égards, & le vin blanc comme topique.

Des Brûlures.

On nomme brûlure la ſolution de continuité dans une partie du corps, occaſionnée par l'action du feu.

Les petits enfans ſont plus exposés que les autres à ce mal, ſoit par ignorance, ſoit par un effet de la curioſité naturelle, qui les porte à toucher à tout ce qu'ils voient. L'expérience du feu leur coûte ſouvent très-cher; mais, ſi elle devient une leçon pour eux,

donc celles qui proviennent du défaut de cette organisation ou des vices de conformation.

Avant de parler de ces maladies, je tâcherai de déterminer, autant qu'il est possible, l'organisation ou la conformation du corps.

Il existe, sans doute, une disposition ou une forme naturelle essentielle aux corps, par laquelle ils deviennent constitués dans l'état le plus régulier. Elle comprend la longueur, la largeur, la profondeur & la texture droite ou courbe de ses parties, & c'est dans le rapport parfait de chacune entr'elles que doit consister ce qu'on appelle le bien-être, dont la beauté, sui-

LE DOCTEUR....,

AU COMTE.....

LETTRE VINGT-HUITIÉME,

Des maladies organiques.

Pour procéder ſuivant l'ordre qui paroît d'abord le plus convenable, j'aurois peut-être du, mon cher comte, vous parler, en premier lieu, des maladies organiques. La diviſion que je ſuis eſt-elle la meilleure ? Il y a du pour & du contre ; je crois même qu'on ſeroit fort embarraſſé d'en

Seroit-ce donc un ſyſtême ſi ridicule de ne pas diſtinguer la beauté abſolue d'une ſanté parfaite ? Au moins pourroit-on une fois convenir que tous les hommes ſeroient d'accord en ce point. Tant qu'ils ne ſauront pas déterminer les choſes d'une manière raiſonnable, ils paſſeront toujours pour des êtres extraordinaires & fols ; que ne s'en tiennent-ils à ce qui paroît, en général, le plus conforme à la nature ? Mais l'orgueil les porte à mépriſer ce qu'elle a fait, pour y ſubſtituer l'œuvre de leur caprice (*a*).

(*a*) Voyez nº. 2, lettre 8, page 98 ; & nº 5, lettre 21, page 120.

Préjugés, erreurs, modes, enfans d'une imagination déréglée, jusqu'à quand tyranniserez-vous l'homme qui doit vous commander ? ce n'est donc pas assez d'exercer votre tyrannie sur sa raison, vous voulez qu'il vous soumette son corps ?

Vous remarquerez, mon cher Comte, que la forme ou conformation du corps est devenue relative aux goûts & aux idées bizarres des peuples.

Je vais vous donner quelques échantillons de cette folie barbare des différentes nations.

Parcourons rapidement chaque partie du corps.

DE LA TÊTE.

Usage des Sauvages du Canada, appelés Têtes-de boule.

Les mères arrondissent, au berceau, la tête de leurs enfans (*a*).

Usage des peuples qui habitent le long de la rivière des Amazones, & de plusieurs nations de l'Amérique Septentrionale, appelées Têtes-plates.

Dès qu'un enfant venoit au monde, on lui appliquoit sur le front & sur le derrière de la tête,

(*a*) Prevôt, t. 15.

deux masses d'argile ou de quelqu'autre matière pesante, qu'on serroit peu-à-peu, jusqu'à ce que le crâne eût pris la forme qu'on vouloit lui donner. Cette opération causoit une douleur si vive, que les enfans rendoient souvent, par les narines, une matière épaisse & blanchâtre (*a*).

Usage des habitans de la province de Cumana.

Ils serroient la tête de leurs enfans entre deux oreillers de coton, pour élargir le visage & le rendre quarré (*b*).

(*a*) Lafiteau.
(*b*) Herréra.

Ailleurs,

Ailleurs, ils avoient une tête pyramidale, qui portoit au-dessus du front une pointe semblable à celle d'une licorne.

Usage des Omaguas, peuples des environs du Maragnan.

Ils la serrent fortement avec des planches, afin de l'applatir sur le front, sur l'occiput & sur les tempes (*a*).

M. de la Condamine dit, qu'ils prétendent, par-là, ressembler à la pleine lune.

Usage des femmes de St-Domingue.

Elles la serroient entre leurs

(*a*) Voyage de M. de la Condamine.

mains, ou avec deux petits ais; elles replioient le crâne, & le rendoient si dur, que les Espagnols cassèrent quelquefois leurs sabres en le frappant (*a*).

Usage des Caraïbes.

Pour que les enfans des Caraïbes eussent un front avancé, on le comprimoit avec une planche liée par derrière, & qu'ils portoient long-temps: il étoit si applati, que, sans hausser la tête, ils voyoient presque perpendiculairement au-dessus d'eux (*b*).

(*a*) Hist. de St-Domingue.
(*b*) Voyage de Labat.

Réflexions courtes ſur la folie & la barbarie de ces uſages.

Quoique la forme préciſe de la tête nous ſoit inconnue, on peut néanmoins la déterminer, ſoit d'après l'état ordinaire dans lequel elle nous paroît au moment de la naiſſance d'un enfant, ſoit d'après les combinaiſons anatomiques du jeu de ſes organes, eſtimé le plus libre, ſoit d'après l'inſpection de celle des morts qui, pendant leur vie, l'avoient bien organiſée.

Il paroît que ſa grandeur & ſon volume doivent être proportionnés aux autres parties du corps. La conformation naturelle de celles

du plus grand nombre nous eſt un garant qu'elle ne doit point être ronde, mais légèrement applatie vers les côtés, arrondie en haut ſur le devant, & en arrière, formant une eſpèce d'ovale irrégulier. Il vaut mieux l'avoir trop groſſe que trop petite ; parce que, moins le cerveau eſt gêné, mieux il fait ſes fonctions. On peut regarder comme des têtes difformes & contre nature, celles dont la figure s'éloigne trop des proportions que je viens d'indiquer.

L'importance & la néceſſité de la tête bien conformée, étant le ſiége des organes de nos ſens, ne permettent pas qu'on riſque

imprudemment d'y porter la moindre atteinte.

Les anciennes relations disent que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbéciles (*a*). Les observateurs regardent aussi les têtes rondes comme un signe de stupidité.

J'ai dit qu'on ne devoit pas pétrir la tête des nouveaux-nés (*b*). Cependant, si, par un accouchement laborieux, la tête avoit pris dans le passage une mauvaise conformation, il seroit possible d'y remédier sur le champ, en essayant

(*a*) Recherches sur les Américains, t. 1.

(*b*) Voyez n° 2, lettre 7, page 18.

doucement, très-doucement, de la mouler convenablement, & si doucement que je tremble même en donnant ce conseil. Un Médecin, plus hardi que moi, probablement, parce qu'il étoit plus instruit (a), prétend que cette opération n'est pas de si peu de conséquence qu'on l'imagine communément. Il seroit peut-être, dit-il, à souhaiter qu'un Médecin éclairé s'occupât à rechercher quelle est la meilleure forme qu'on doit essayer, de donner à la tête & qu'il nous donnât de bons préceptes sur cette matière.

(a) M. Brouzet, déjà cité plusieurs fois.

Il n'eſt pas croyable que, depuis qu'on s'occupe d'anatomie, & qu'on a fait de ſi grands progrès dans cette ſcience, on n'eût pas encore découvert le vice de conformation des têtes, s'il en exiſtoit. Depuis que le monde exiſte, la tête eſt le plus généralement conformée, comme nous la voyons; &, nous avons vu, de ſiècle en ſiècle, les lumières & l'intelligence s'accroître ſans la changer, & les hommes à-peu-près auſſi-bien portants. Qu'on change, ſi l'on veut, la forme des têtes; peut-être qu'en effet nos ridicules iront juſques-là; &, ſi je vis alors, l'expérience m'ayant convaincu que l'eſpèce humaine y

doit gagner, je ferai des vœux pour que la nouvelle forme soit adoptée par-tout. En attendant, gardons nos têtes comme elles sont; seulement que la raison apprenne à bien des gens à faire un meilleur usage de cette partie si noble & si admirable.

Pour la fortifier, il est bon, à l'égard des enfans, de la laver avec de l'eau pure, suivant la gradation que j'ai exposée (*a*), & de les accoutumer à l'avoir nue.

Les Orientaux, qui l'ont toujours couverte, ont le crâne beaucoup plus mince.

(*a*) Lisez ibid. n° 2; lettre 7, pages 18 & 19.

On remarqua, après la bataille de Marathon, que le crâne des soldats Grecs, qui avoient presque toujours la tête nue, étoit très-épais & très-dur, au lieu que celui des Perses étoit très-tendre, parce qu'ils couvroient leur tête avec un turban.

Les Turcs sont communément sujets à de grands maux de tête. Je n'ai pas vu un seul de nos Dragons qui ne se plaignît de l'incommodité réelle du casque.

Les vices de conformation de la tête sont ou de naissance, ou accidentels. C'est le cas de recourir promptement à un homme de l'art. Le Chirurgien est préférable au Mé-

decin. Il eſt rare que ſes opérations ſoient auſſi conjecturales.

Quelquefois la tête ſe plie ou ſe jette plus d'un côté que d'un autre, en avant ou en arrière. On connoît les eſpèces de colliers ou mentonnières de fer qui embraſſent le col par une branche circulaire, qui appuye ſur cette partie de l'habillement des enfans, appelés *corps*. On ne doit en faire uſage que ſur l'avis du Chirurgien. Il peut arriver qu'après avoir tâté bien exactement toutes les parties, il reconnoiſſe que ce panchement eſt occaſionné par une courbure, ou poſition extraordinaire naturelle des os, qui ne pourroient être déran-

gés ſans riſque de les forcer, ou même de les briſer. Au reſte, il ne faut admettre aucun délai pour tâcher de pourvoir à ce dérangement. Plus on attendroit, plus les plis vicieux deviendroient forts & difficiles à corriger.

Il y a des maladies organiques de la tête qui ſont produites par des engorgemens ou dépôts d'humeurs, par des coups, des contuſions ou des affections étrangères qui en dérangent l'économie; elles ſe rapportent, à pluſieurs égards, aux maladies internes, & ſe guériſſent ſouvent autant par des remèdes pris intérieurement que par des remèdes extérieurs, ſouvent

par les uns ou les autres séparément. Je n'entrerai pas, mon cher Comte, dans tous ces détails. Heureusement, ces maladies sont plus rares que les autres.

Disons quelque chose des différentes parties de la tête, & des formes ridicules & barbares que différens Peuples leur donnent.

DU FRONT.

Usage des Nègres de la rivière de Volto.

Ils se brûlent le front.

Usage des habitans du royaume d'Arrakan.

Ils aiment un front large & plat: en

en conſéquence, on comprime celui des enfans avec une plaque de plomb, & on ne l'ôte que lorſqu'il eſt devenu tel qu'on le ſouhaite (*a*).

Uſage de quelques Sauvages de l'Amérique.

Ayant à-peu-près les mêmes idées, il s'arrachoient les cheveux ſur le haut de la tête, afin de s'élargir le front.

Uſage des Mexicains & de diverſes Peuplades.

Ils vouloient, au contraire,

(*a*) Hiſt. de Macaſſar.

que ſe front fût petit; &, par des onctions continuelles, ils faiſoient croître leurs cheveux juſques ſur les tempes (*a*).

Uſage des Sauvages de l'iſle Hiſpaniola.

Ils le couvroient preſqu'entièrement de couleurs. C'étoit une beauté pour eux de ne point avoir de front (*b*).

Uſage de la côte de Malaguette.

Le principal ornement des

(*a*) Relation de Sheldon & d'Ovington.
(*b*) Hiſt. de St-Domingue.

femmes eſt une raye au-tour du front, d'un vernis blanc, rouge ou jaune, & cette raye, avant que d'être sêche, laiſſe tomber dans ſon contour, des lignes & des rayons (a).

Mais ces ridicules ne touchent point à la conformation, c'eſt-à-dire à la ſtructure.

DES YEUX.

Uſage des Chinois.

A la Chine, on aime les petits yeux. Les femmes font ce qu'elles peuvent pour empêcher qu'ils ne

(a) Voyage d'Atkins.

paroissent grands, & les jeunes filles se tirent continuellement les paupières, afin de les avoir petits & longs (a).

Usage des femmes de la Floride.

Elles se frottoient l'intérieur & le tour des yeux avec de la mine de plomb.

Usage des Grecques & des Romaines.

Elles se les brunissoient.

Usage de l'Orient.

Autrefois, on y suivoit très-communément le même usage;

(a) Voyage de le Gentil.

&, aujourd'hui, les perſonnes de la première qualité le ſuivent encore (*a*).

Uſage des femmes Turques.

Elles mettent ſur leurs yeux de la tuſtie brûlée, pour les rendre plus noirs; &, à l'aide d'un poinçon d'or ou d'argent, mouillé de ſalive, elles font paſſer doucement cette poudre entre les paupières & les prunelles (*b*).

(*a*) Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens, t. 1.

(*b*) Nouvelle relation du Levant.

DES SOURCILS.

Usage des Négres de Siéra - Leona, des femmes de l'isle Nicobas, de plusieurs pays de l'Asie, des Bresiliens, des anciennes Moscowites & des Japonoises mariées de la province de Fisen.

Ces différens personnages s'arrachent entièrement les sourcils (*a*).

DES TEMPES.

Usage des Négres de Rio-Gabaon.

Ils parent leurs tempes de deux toufes de plumes & de petites

(*a*) Voyez Voyage de Finche Dampierre; voyage de Bélon; voyage de Lèri; relation curieuse de Moscovie. Kempfer.

plaques de fer (*a*). Ces plaques peuvent être un préservatif contre les coups & les maladies.

DU NEZ.

Usage des Macassarois.

Les Macassarois applatissent & écrasent le nez de leurs enfans : aussi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nuds dans de petits paniers. Les nourrices, à toutes les heures, pressent doucement le nez de la main gauche, & elles le frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède (*b*).

(*a*) Bosman.
(*b*) Gomara.

Usage dès Hottentots.

Les mères le compriment avec le pouce (*a*). Des Auteurs assurent que ce sont les négresses qui donnent à celui de leurs enfans cette forme plate & écrasée, & même on a dit que la plûpart auroient le nez comme nous, s'il ne s'applatissoit en heurtant le dos de leur mère. (*b*). Cela pourroit être, si le frottement étoit considérable, inévitable & plus fré-

---

(*a*) Relation de Kolben.

(*b*) On sait que, dès le moment de leur naissance, les négres sont portés sur le dos de leur mère.

quent ; car , quelque foible que soit l'enfant , il peut l'éviter en levant la tête.

Usage de quelques Zélandois.

Quelques-uns portent dans le cartilage qui sépare les narines , une plume qui s'avance en saillie de chaque côté sur les joues (a).

Usage des habitans de la Nouvelle Hollande.

Ils plantent dans le cartilage un *os aussi gros que le doigt* , & qui a cinq ou six pouces de long (b).

(a) Voyage de Cook.
(b) Ibid.

Usage des Insulaires de Garnet-Denis, aux environs de la nouvelle Guinée.

Au lieu d'un os, chez ceux-ci, c'est une cheville de la même grosseur, longue de quatre pouces, & dont les deux bouts touchent à l'os des joues (a).

Usage des Arabes.

Ils pendent à leurs narines des anneaux assez grands pour enfermer toute la bouche, & c'est une galanterie de les baiser (b).

(a) Voyage de Dampierre.

(b) Recueil de la Compagnie Hollandoise.

Chaque nation a ses ridicules. Nos femmes portent des anneaux aux oreilles, au lieu de les pendre au nez. Nos élégants les imitent aussi. Par-tout, on voit le cachet de la folie. Chacun est si fou, qu'il veut qu'on respecte la sienne. Nous rions des usages des autres nations; elles rient de même des nôtres. En tout cela, je ne vois qu'une vérité. C'est celle que Boileau a si joliment consacrée:

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Usage des femmes du golphe Persique.

Elles percent en outre un épin-

gle à travers de la peau du nés (*a*), près des yeux.

Usage des Négres de Sierra-Léona.

Ils y gravent de petites figures.

Reflexion simple sur la nécessité d'un nez ordinaire & des narines suffisamment ouvertes.

Il se fait, par les narines, une décharge d'humeurs émanées du cerveau, qui, en s'agglomérant, pourroient l'obstruer, gêner ses fibres, &, par-là, déranger nota-

(*a*) Voyage fait par ordre du roi en Palestine, par M. D. L. R.

blement

blement les opérations intellectuelles. Il importe donc que le nez ſoit conformé de manière à faciliter cette décharge. Non-ſeulement le nez ſert à l'écoulement des humeurs ſuperflues du cerveau, mais encore il eſt l'organe de l'un de nos ſens, qui procure des jouiſſances bien délicieuſes, je veux dire l'odorat; ſans lui, que deviendroient tant de petites maîtreſſes, tant d'élégants? ſans lui, quelles privations l'homme le moins ſenſuel éprouveroit dans l'uſage des choſes néceſſaires à la vie? Il ſert encore à la reſpiration, à augmenter la force du ſon,

à varier & à rendre plus agréables les modifications de la voix.

Le défaut de conformation de cette cavité peut occasionner des changemens dans l'haleine. On sait combien cet inconvénient devient insupportable dans la société; il n'est pas moins capable de causer, par la mauvaise qualité des humeurs qui en découlent, le dérangement total de l'économie animale.

Le Lévitique défendoit aux Hébreux d'admettre au service des autels un homme qui eût le nez trop petit, trop grand ou retroussé (*a*). Probablement parce

(a) *Non accedet ad ministerium........ si*

que le nez contribuant beaucoup à la beauté ou à la difformité du visage, ils ne vouloient consacrer au ministère sacré que les hommes dont la figure étoit le plus capable d'en imposer par un air majestueux, analogue à la gravité des cérémonies. On voit dans tout le Chapitre 21 le détail des qualités du corps que devoient avoir les Prêtres ; les choses ont bien changé depuis ce temps. La Milice ecclésiastique est un composé fort extraordinaire : si nous étions encore au temps où ils marchoient quel-

---

parvo vel grandi, vel torto naso, &c. Levit. cap. 21. *v.* 18.

quefois en ordre de bataille, ce ſeroit un ſpectacle très-amuſant, de voir défiler une pareille armée. On ne peut même y penſer ſans rire & ſans être tenté de laiſſer échapper quelques plaiſanteries, *riſum tenatis amici.*

On ne donne plus maintenant à Dieu que le rebut des hommes. Un ſujet eſt-il mal conformé, ſon partage eſt le miniſtère des Autels. Perſonne n'ignore le mot de l'Auvergnac : il eſt devenu celui de tout le monde. Quel maître mérite cependant plus, d'être ſervi par l'élite des hommes ? Quelle femme du bon ton voudroit avoir à ſon ſervice des *gens* auſſi mal tournés que

certains Eccléſiaſtiques ? Mais, tirons le rideau ſur cette ingratitude envers Dieu.

DES JOUES.

Uſage des Jaos, peuples de l'Orénoque.

Ces peuples ſe burinent les joues avec une dent d'animal; &, avant qu'ils puiſſent jouir de cette gravure, leur viſage eſt long-temps couvert de plaies (*a*).

Uſage des Soegtſies.

Ils les fendent avec plus d'a-

(*a*) Voyage Keyenis.

dresse; après avoir guéri la blessure, ils viennent à bout d'y placer des arrêtes de poisson (*a*).

Usage des Jaggas.

Ils emploient des fers chauds, & ils y tracent des sillons assez semblables à ceux des Zélandois (*b*).

DE LA LANGUE.

Usage des Insulaires de la Taprobane.

Un Auteur, d'ailleurs, très-estimable (*c*), raconte avec toute la gra-

(*a*) Hist. gén. de l'abbé Lambert. t. 1.
(*b*) Purchass. t. 1.
(*c*) Diodore de Sicile. l. 2. chap. 31.

vité d'un Hiſtorien véridique, un fait que l'on doit regarder comme une fable.

Les Inſulaires de la Taprobane avoient, dit-il, la langue fendue dans ſa longueur; de ſorte qu'elle paroiſſoit double juſqu'à la racine; non-ſeulement ils prononçoient tous les mots & toutes les ſyllabes qui peuvent être en uſage dans toutes les langues du monde, mais encore ils imitoient le chant ou le cri de tous les oiſeaux & de tous les animaux; en un mot, tous les ſons imaginables; le même homme entretenoit à la fois deux perſonnes par le moyen de ſes deux langues, & leur répondoit

en même-temps sur des matières différentes, sans se confondre.

Ce fait, avec toute son invraisemblance, étoit crû dans le temps de l'Historien. Les Anciens, comme on le sait, étoient fort crédules. A cet égard, nous ne leur ressemblons assurément pas.

DU FILET.

Cette maladie a pris son nom de la partie qu'elle affecte, appelée filet ou frein. Elle vient de la trop grande briéveté du ligament membraneux de la langue. Elle empêche les enfans de tetter; il est par conséquent nécessaire

d'y remédier ſur le champ, ce qu'on fait, en coupant adroitement ce frein.

Cette opération ne devroit être confiée qu'à un Chirurgien habile. Les ſages-femmes déchirent ce filet avec leurs ongles. Cette méthode eſt préjudiciable. Il faudroit au moins qu'elles ſe ſerviſſent de ciſeaux bien pointus & bien tranchans. Après l'inciſion, on paſſera doucement le doigt trempé dans le miel roſat ſous la langue de l'enfant, pour empêcher la réunion des parties.

DE LA GRENOUILLETTE.

L'Adulte éprouve cette maladie,

ainſi que l'enfant nouveau-né. C'eſt un gonflement qui paroît au-deſſous de la langue. Son nom vient de ſa reſſemblance avec la véſicule d'air que l'on remarque aux grenouilles quand elles croaſſent. Le ſeul remède eſt de brûler à l'inſtant la tumeur avec un bouton de fer rouge, & de baſſiner la partie cautiſée avec du vin miellé. Si l'enfant eſt ſevré, il faut le remettre au lait pendant quelques jours, & le purger très-légèrement.

DE L'EXTINCTION DE VOIX.

Les alimens chauds, épicés, la tranſpiration interceptée par le

froid, les odeurs fortes, les miasmes, les efforts de la voix, les passions trop vives, les grandes frayeurs &c. sont capables de causer cette incommodité. On doit donc bien prendre garde de ne donner aux enfans que des alimens doux & sains, de les tenir dans une température d'air modérée, d'écarter loin d'eux les mauvaises odeurs, de ne point les impatienter, ni de les surprendre brusquement.

On remédie à cette incommodité, par des boissons rafraichissantes, d'oxicrat, d'infusions de thé, de melisse, de petite sauge, ou d'autres plantes aromatiques & incisives.

DE LA PAROLE ENTRECOUPÉE.

Le ſerrement du maillot ou des habits trop juſtes en général, ſurtout, ſur la poitrine, l'habitude de trop couvrir les enfans, détermine la parole entrecoupée ou la courte haleine, ajoutez l'uſage où l'on eſt, de leur faire réciter des Fables ou des Contes, à l'école ou dans la ſociété, ſans leur permettre de prendre ſouvent haleine, en les reprenant toujours avec rigueur, & en leur inſpirant des craintes ſubites ou des frayeurs par des geſtes, des regards durs

ou

ou des paroles menaçantes, la précipitation avec laquelle on les habille, celle avec laquelle on les fait marcher. Combien de fois n'ai-je pas vu des gouvernantes pressées, ou de courir à la promenade pour atteindre des amies, ou de rentrer à la maison, ayant imprudemment passé une grande partie de leur temps à s'amuser, ennuyées de la lenteur de l'enfant, lui reprocher de ne point aller aussi vîte qu'elles, & le traîner avec barbarie en dépit de sa foiblesse! Pères & mères, fiez-vous donc à d'autres qu'à vous, pour exercer & conduire les objets de votre tendresse? La coutume pernicieuse où les en-

fants s'élèvent, en prononçant les mots, de s'arrêter à la moitié, de les répéter & de reprendre à différentes fois haleine : car il doit y avoir un milieu en tout : *est modus in rebus*, la sotte négligence des Maîtres & Maîtresses d'école qui ne savent ou ne veulent point corriger ce défaut est fort commune ; On reconnoît presque tous les jeunes écoliers à ce défaut.

DU BEGAYEMENT

ET DU BREDOUILLEMENT.

Lorsque le bégayement est causé par le filet trop court ou trop gros de

la langue, ou par les tumeurs qui naiſſent ſous la langue, à côté, &c. il faut diriger le filet de la manière que j'ai preſcrite, & détruire les tumeurs, comme je l'ai dit, en parlant de la grenouillette.

Le bégayement le plus commun eſt de répéter avec peine & grimace la première ſyllabe d'un mot, pluſieurs fois de ſuite, & de prononcer les ſuivantes avec vîteſſe.

Le bredouillement, au contraire, conſiſte à entaſſer confuſément pluſieurs ſyllabes enſemble.

Ces deux défauts viennent d'un épaiſſiſſement de la langue, ou d'une ſalive trop abondante, ou d'une trop grande pétulance d'eſprit.

La première se connoît à l'inspection de la langue ; la seconde, à la salive blanche & épaisse qui paroît entre les lèvres lorsque l'enfant parle, la troisième est aussi très-sensible. Dans le premier cas, il faut accoutumer l'enfant à prononcer doucement & facilement ; dans le second, on peut recourir à quelques médicamens, comme boissons délayantes & les autres que je viens de conseiller à l'article de l'extinction de la voix ; dans le dernier, on doit user du moyen prescrit pour l'épaississement de la langue.

Le fameux Démosthène corrigea ce défaut à force d'avoir essayé de

prononcer les mots avec des petits cailloux dans la bouche.

DU MUTISME.

Ce défaut, ſi fâcheux dans le commerce de la vie, peut être dépendant de quelques vices de même nature que ceux dont je viens de parler, mais plus forts, &, alors, il peut ſe guérir par le ſecours de l'art; &, au bout d'un certain temps, par le moyen des efforts de la voix, mais s'il eſt abſolu, c'eſt-à-dire radical & organique, il eſt abſolument incurable. Je ne connois de conſolation que le talent merveilleux d'un Eccléſiaſtique digne de l'immortalité,

pour les ſervices incroyables qu'il rend tous les jours aux malheureux à qui la nature a refuſé le ſecours précieux de la parole & de l'ouie (*a*).

DES DENTS.

Je me ſuis aſſez étendu ſur la maladie des dents, qui tourmente les enfans.

Je ne parlerai que de quelques uſages ſinguliers de différens peuples.

Uſage des Habitans de la nouvelle Hollande.

Ils s'arrachent deux dents de devant (*b*).

(*a*) M. l'Abbé de l'Epée, Inſtituteur des Sourds & Muets.

(*b*) Voyage de Dampierre.

Usage des femmes des Giagues.

Elles s'en arrachent, dit-on, quatre, deux en haut & deux en bas, pour mériter d'être admises dans la société de leurs maris, & on ne veut ni boire, ni manger avec celles qui n'ont pas le courage de subir l'opération.

Usage des Seigneurs de Macassar.

Les dents que la nature leur a données ne paroissent pas répondre assez à leur faste. Ils se les arrachent & en substituent d'or, d'argent ou de tombac.

Nos élégants sont plus sages ;

ils n'ont recours aux dents artificielles que pour se dédommager de celles qu'ils ont perdues. Je trouve même que, sans être élégant, on peut & l'on doit, pour son utilité, se servir de dents postiches. On sait qu'elles sont nécessaires pour l'articulation de la parole, & pour la trituration des alimens.

Usage des Tartares de Kardan.

Ils les incrustent de petites plaques d'or (*a*).

Usage des Habitans de Batavia.

Ils usent, avec une pierre à égui-

(*a*) Voyage de Mareopolo.

ſer, les extrémités de leurs dents, pour les rendre plus égales & plus polies ; & ils font enſuite ſur celles de la mâchoire ſupérieure, un ſillon parallèle aux gencives : la profondeur de ce ſillon eſt au moins égale à la quatrième partie de la dent (*a*).

DE LA BOUCHE

ET DES LÈVRES.

Uſage des Péruviens.

Les Péruviens avoient ſur la bouche une plaque d'or ou d'argent de forme ovale, & qui deſ-

(*a*) Voyage de Cook.

cendoit si bas, qu'elle couvroit la lèvre inférieure. Ces plaques, échancrées au-dessus, formoient une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissoient au nez, & on les posoit sur la bouche, de manière qu'elles avoient un mouvement continuel. On gardoit cette parure pour les grands jours de cérémonie; le reste du temps, on en avoit de plus petites, qui ne couvroient point les lèvres (*a*).

Usage des Habitans de Mosanbique.

Ils mettent des morceaux d'or applati, d'ambre ou d'os, sur la

(*a*) Voyage au Pérou.

lèvre supérieure & sur celle de dessous, afin de les grossir & de les relever (*a*).

Usage de femmes des Ethyoptiens sauvages.

Elles portoient ordinairement, aux lèvres un anneau de cuivre (*b*).

Usage d'une nation dans l'Isle de Cayenne.

Elle se faisoit un trou fort large à la lèvre d'en-bas, pour y placer

(*a*) Hist. des isles Marianes.

(*b*) Diodore de Sicile, liv. 3, chap. 5.

un morceau de bois ou de cryſ-tal (*a*).

Uſage des Petivares, & d'autres Indiens du Bréſil.

Ils enchaſſoient leurs lèvres de petites pierres vertes (*b*).

Uſage des Omaguas.

Ils y plantoient une foule de plumes de toutes couleurs (*c*).

Uſage des Negres de Rio-Gabon.

Ils ſe perçent la lèvre inférieure,

(*a*) Relat. de Froger.
(*b*) Voyage de Lérys & de Knivet.
(*c*) Voyage de M. de la Condamine.

afin

afin d'avoir le plaisir d'y passer la langue (*a*).

Usage des Habitans de Kanagyst, isle près du Kamtchatka.

Ils y insèrent des os de bête & d'oiseau.

Usage des femmes Arabes.

Elles les piquent avec de la poudre à canon & du fiel de bœuf, pour les rendre livides.

Des Bec de lièvre.

Il y a des bouches faites en

(*b*). Bosman.

forme de bec de lièvre ; c'eſt, de toutes les difformités des lèvres, celles qui mérite le plus d'attention. Il faut attendre que l'enfant ſoit un peu formé pour en venir à l'opération ; à moins que ce défaut de conformation ne l'empêche de tetter. S'il n'exiſtoit pas de Chirurgiens aſſez habiles, je préférerois de conſeiller de garder ce défaut plutôt que d'entreprendre de le corriger. Au reſte, c'eſt l'affaire des parens.

DES OREILLES.

Uſage de preſque tous les Sauvages.

Ils trouent leurs oreilles. Quant

à cet usage, nous sommes aussi sauvages qu'eux. Il y a des circonstances où cela peut être nécessaire à cause de l'écoulement des humeurs ; mais il y en a beaucoup où la vanité seule est la cause de cette coutume.

Usage d'un grand nombre d'Américains.

Ils aimoient les longues oreilles ; ce goût se retrouve à Siam & dans plusieurs pays de l'Asie. Pour les allonger, ils passoient dans le lobe, de petits rouleaux, qui les approchoient insensiblement de l'épaule, & peu-à-peu ils en insinuoient de plus gros. On y suspend des

pierres, des métaux, des morceaux de bois, &c.

Usage des Zélandois.

Ils y portent de l'étoffe, des plumes, des ciseaux, des cloux, des cordons auxquels sont attachés des paquets de ciseaux, des aiguilles, du talc verd, des ongles & des dents de mort, des dents de chien, &c (*a*).

Usage de plusieurs Négresses.

Elles y mettent un anneau d'or,

(*a*) Voyage de Cook.

dont le diamètre est au moins d'un demi-pied (*a*).

Usage des Mogols.

La longueur ordinaire de leurs pendans d'oreille est d'un pied (*b*).

Usage du Malabar.

Leurs pendants d'oreilles pèsent jusqu'à quatre onces, & l'ouverture des oreilles est si grande, que le poing y entreroit aisément (*c*).

(*a*) Voyage de Brue.
(*b*) Histoire des Turcs & des Mogols.
(*c*) Voyage de Dellon.

On rit de ce ridicule, & l'on ne rit pas de celui de nos femmes. Mais le rire est-il convenable ? Ah ! gémissons plutôt de leur vanité, qui coûte souvent la ruine des ménages. Le pauvre mari est obligé de respecter ces bijoux de sa femme ; il jeûne lâchement, plutôt que de convertir en numéraire cette folie précieuse, gage frivole & abusif de l'attachement conjugal que la coquetterie préfère aux tendres épanchemens d'un cœur gratuitement amoureux.

DU MENTON.

Usage des Mexicains.

Ils se perçoient le menton, & y creusoient même d'assez grandes ouvertures, où ils enchassoient des pierreries, de l'or, ou des ossemens (*a*).

DU COL.

Usage des Indiennes de quelques Provinces de l'Amérique.

Elles raccourcissoient la nuque du col de leurs enfans, en la com-

---

(*a*) Gomara.

primant vers les épaules, & on la lioit, en outre, dans le berceau, d'une manière qui l'empêchoit de croître (*a*).

DES COTES.

La mauvaiſe conformation des côtes influe ſingulièrement ſur les incommodités de la poitrine. On ne peut qu'adoucir le mal. Pour cela, il faut coucher les enfans horiſontalement ſur quelque choſe de ferme, ne point les porter & les habiller extrêmement à l'aiſe, ſans aucune bande ni ligature.

(*a*) Ibid.

Je desirerois pouvoir donner ici un article à part au sujet de la manière d'habiller & de couvrir les enfans. Qu'on fasse seulement attention d'entretenir parfaitement la liberté de toutes les parties quelconques de leur corps.

DE LA BOSSE.

Ce vice de conformation consiste en ce que l'épine du dos est convexe & voûtée, & quelquefois le sternum, ou dans la saillie contre nature, que font les parties osseuses de la poitrine, en arrière, en devant ou par côté.

Les bosses sont ou naturelles,

ou accidentelles. Les premières ont pour cause, soit un vice d'humeurs, soit l'état violent où les enfans se sont trouvés dans le sein de leur mère, attaqués de quelque vice aux parties de la génération, soit un accouchement laborieux. Les autres viennent des mauvaises positions ou contenances des enfans, du maillot, du serrement des habits, des corps à baleine, des coups & des contusions, &c. Les naturelles, celles de naissance, ne peuvent s'éviter; les accidentelles peuvent se prévenir par les soins continuels qu'on doit avoir des enfans. Les deux infirmités peuvent aussi se soulager en partie.

Je conseille de recourir à un Chirurgien habile, & de lui demander la machine inventée par M. le Vacher, Maître en Chirurgie de Paris, & premier Chirurgien de S. A. R. l'Infant Duc de Parme, qu'il présenta en 1764, à la séance publique de l'Académie royale de Chirurgie.

Les bossus sont ordinairement de petite structure, & leur tête est plus grosse proportionnellement que les autres parties du corps qui sont dans un certain état de maigreur. On pense, la tête grossissant, que les nerfs du cerveau sont d'autant plus nourris, que ceux de la moëlle de l'épine sont plus affoiblis. Un

Anatomiste ingénieux, qui recherche des causes à tout ce qui se passe dans la machine humaine, pourroit peut-être assigner cela comme une raison de l'esprit qui distingue les bossus. M. d'Aubenton a formé, là-dessus, la même conjecture (*a*), sans prétendre garantir la certitude de cette explication.

Quoiqu'il en soit, les bossus sont en général, vifs, hardis, gais, spirituels, ardents. En les voyant, on est porté à rire; mais ils savent, presque tous, se dédommager agréablement du ridicule de leur conformation.

(*a*) Voyez Hist. nat. tome III.

On

On feroit un chapitre charmant ſur les boſſus ; mais le temps ne le permet point.

DU GOÈTRE.

Le Goètre eſt une tumeur fixée à la partie antérieure du col. Elle eſt formée par une liqueur épaiſſe & pituiteuſe qui s'amaſſe inſenſiblement dans les glandes thyroïdes ; dans l'entre-deux du tiſſu cellulaire des muſcles du col, ou bien entre le conduit de la reſpiration & la membrane extérieure.

Il y a des pays où il eſt fort commun ; pluſieurs cauſes y contribuent ; le climat ou l'air qu'on

respire en certains endroits, l'eau & les alimens qu'on y prend.

Les Nourrices l'occasionnent souvent, même dans les enfans qui s'y trouvent les moins disposés, en les remuant mal, en les couchant & en les tenant sur leurs genoux, de manière que leur tête est trop renversée. Quelquefois ils y sont sujets par leur nature. On doit en prévenir de bonne-heure l'accroissement : plus il est nouveau, & plus le sujet est jeune, plus aisément on parvient à le détruire par l'usage continué des sels dissous dans l'eau, par les nitreux ; par les amers, par des topiques ou emplâtres de *Vigo* ou

de *Diabotanum* ; l'extirpation ou l'application des caustiques réussissent assez bien, lorsque le goètre est invétéré ; mais il faut qu'il ne soit pas trop adhérent aux grosses veines du col.

DES PIEDS.

La nature détermine la grandeur de nos pieds, mais l'art ou la gêne que nous leur faisons éprouver, les rétrécit. C'est une incommodité.

Usage des François du onzième siècle.

Hommes & femmes, pour pa-

roître avoir de grands pieds, qui plaisoient fort de ce temps, portoient de grands souliers, dont la longueur annonçoit la distinction du personnage. De-là, cette expression : Il est sur un grand pied dans le monde. Aujourd'hui, nous voilà Chinois ; nous voulons de petits pieds ; & nous sommes martyrs de notre vanité jusques dans notre chaussure.

Usage de la Chine à l'égard des filles.

M. Osbek dit qu'on met leurs pieds dans des souliers de fer ; d'autres prétendent qu'on les serre

avec des lames de plomb ; & il y a même des relations qui assurent qu'on leur casse les os du métatarse, afin de replier les doigts sous la plante, & qu'on empêche la carie des os rompus par des liqueurs caustiques. (*a*).

Quoique j'aye intitulé ce dernier article : *Des Maladies organiques ou de conformation*, je n'ai pu m'étendre sur la guérison de toutes, parce qu'il faudroit entrer dans des détails trop longs, & peut-être, au moins, difficiles à se représenter quand on ne voit pas

(*a*) Recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois.

le ſujet. Il eſt néceſſaire de conſulter, en ce cas, les Chirurgiens. Je répète avec grand plaiſir qu'ils ſont préférables aux Médecins. Ceux-ci ne ſont pas Chirurgiens, & devroient l'être ; les autres ſont Médecins, & plus Médecins que nos Docteurs. Hypocrate & Galien ont opéré des merveilles en médecine. Pourquoi ? parce qu'ils étoient de vrais, d'excellens Chirurgiens. Par quelle fatalité l'orgueil doctoral a-t-il déſuni ces deux états reſpectables qui, au fond, ne devroient faire qu'un ſeul & même corps. Je voudrois avoir une diſſertation à traiter ſur cette matière ; je ſens que

je dirois beaucoup. Si je ne parvenois pas à procurer un changement, du moins j'aurois la satisfaction de prouver combien l'on est injuste de ne pas honorer assez un art qui fait moins d'aveugles que son rival ; du moins je prêcherois, non pas *l'union subordonnée de la Chirurgie à la Médecine*, mais l'union parfaite & nécessaire de ces deux arts subordonnés l'un à l'autre. C'est ainsi que, par un surcroît d'abus dans nos formes judiciaires, le Procureur & l'Avocat sont divisés & distingués, quoiqu'ils ne dussent pas l'être, il faut espérer que cette réforme arrivera un jour.

Quant aux maladies chroniques, comme la diſpoſition des enfans à la pierre des reins & de la veſſie, les écrouelles, le rachitis; elles ſont ſi rares, qu'il eſt inutile de s'en occuper; &, d'ailleurs, les ſoins d'une bonne mère & de parens ſages ſuffiſent en grande partie, pour les prévenir.

Il ne me reſteroit donc plus qu'à parler des maladies extraordinaires; on ſe rappellera que j'ai dit quelque choſe de pluſieurs, à l'occaſion de la Parole entrecoupée, telles que le Bégayement, le Bredouillement, le Mutiſme & le Goètre à la ſuite du col.

Je ne veux pas omettre quelques

mots sur une maladie assez répandue, quoiqu'extraordinaire.

DE LA VERMINE

QUI S'ENGENDRE A LA TÊTE.

Il peut arriver que cette maladie soit causée par un vice intérieur. On en juge par l'état de l'enfant, malgré les soins qu'on prend de le tenir proprement. En ce cas, il s'agit de lui donner des remèdes analogues à son mal. Mais, pour l'ordinaire, elle n'a lieu dans les enfans que par la malpropreté dans laquelle ils sont tenus. La propreté, toujours la propreté, c'est un baume de vie.

Jamais une nourrice malpropre & peu soucieuse de la propreté, ne peut être jugée saine. Mères, aimez la propreté pour vous-même, pour vos enfans; elle vous épargnera plus de soins que vous ne pensez. C'est la malpropreté qui produit souvent ces gales, ces maux dégoûtans qui entreprennent la tête de vos enfans; c'est par elle que subsistent ces insectes rongeurs qui les tourmentent, les jettent dans l'éthisie, causent leurs fièvres lentes; &, par une suite ordinaire, leur donnent la mort. Je ne vous conseillerai point les poudres de précipité, les onguens mercuriels, tout cela est dangereux;

commencez par couper les cheveux de vos enfans ; lavez leur tête tous les matins ; n'attendez pas que les cheveux grandissent ; coupez-les souvent, &, sur-tout, faites vœu de ne jamais oublier la propreté.

Je passe sous silence, mon cher Comte, encore bien des articles essentiels, mais les bornes de ma tâche, le desir ardent que vous avez de me voir occupé & de vous occuper avec moi d'objets pressans, m'imposent là loi maintenant. Je finis ce Traité d'Education physique de l'Enfance. Un jour, lorsque je serai plus libre, j'y ajouterai les choses nécessaires; je le perfectionnerai, car il est

bien loin de la perfection où je voudrois le voir.

Je vous avois promis de traiter aussi cette question : Si les enfans destinés à vivre à la ville doivent être élevés à la campagne ? Je tiens toujours pour la négative. Ceci a l'air d'un paradoxe. C'est pourtant une vérité. En attendant que j'entre dans un plus grand détail, voici un apperçu de mes raisons. L'air des villes est mal sain. Mais voyez ces malheureux occupés par état, au travail le plus dégoûtant ; ils passent les nuits à respirer la plus contraire de toutes les odeurs ; leur santé n'en défie pas moins celle des plus robustes. Qu'un homme bien portant

tant, bien conſtitué, ayant toujours reſpiré l'air pur de la campagne, ſoit un peu expoſé à l'air méphytique, ſur le champ il eſt ſurpris, ſouvent il y ſuccombe. Il en eſt de même d'un enfant nourri à la campagne; on l'amène à la ville; au premier pas qu'il y fait, il paye un tribut au nouvel air qu'il reſpire; plus cet air eſt éloigné de la pureté de celui qu'il reſpiroit à la campagne, plus il y eſt ſenſible, plus il en eſt incommodé. Quelquefois il traîne une enfance languiſſante, & il ne ſe rétablit qu'après s'être fait une ſeconde nature par l'habitude de reſpirer l'air de la ville, au prix de bien des

souffrances & de mille inquiétudes qu'il a données sur sa vie.

Meres de la ville, restez-y donc avec vos enfans, puisque le sort vous y a placés; & n'allez pas éloigner de vous ce que vous avez de plus cher, sous prétexte d'une meilleure santé, qu'il acquerroit moins en des mains étrangères que dans celles qui doivent naturellement prendre soin de son existence. Partout où vous l'aiderez de tous vos soins, elle ne sera que croître & s'embellir.

FIN.

AVIS.

Ici se termine la partie de l'Education physique de l'Enfance. Ce Cahier est le second du N° 8. Il devoit paroître à la fin de Décembre dernier : mais, comme il restoit encore quatorze pages de la même matière, on a mieux aimé retarder d'une huitaine, afin de les ajouter au total des huit volumes.

Ils se vendent, dès-à-présent, ensemble, séparément de la suite, 8 liv. 16 sols, brochés, pour Paris ; & 10 liv 16 sols pour la Province, rendus francs de port par la poste.

MM. les Libraires de la Province & des pays étrangers sont priés de s'adresser directement à l'Auteur, au Bureau du Mentor universel, en affranchissant leurs lettres, ils auront lieu d'être contens du traitement qui leur sera fait.

La Partie Morale de l'Education, c'est-à-dire, celle qui concerne l'esprit & le cœur, commence du premier Janvier 1785. Il en paroîtra régulièrement vingt-quatre cahiers ou numéros par an, dont un le premier & le 15 de chaque mois, ou deux ensemble à la fin du mois, selon que l'étendue des matières le permettra, pour

éviter les coupures & les suspensions désagréables.

La souscription pour l'année entière, à compter du premier Janvier 1785, à 1786, composée de vingt-quatre cahiers, est toujours de 13 liv. 4 s. pour la Province, brochés & francs de port.

Afin que l'ordre de souscription soit le même pour tout le monde, MM. les Souscripteurs du premier Juin 1784, sont priés de renouveller leur abonnement à l'époque ci-dessus, de Janvier 1785.

Comme ils ont reçu maintenant huit volumes, il ne leur en est plus du que quatre pour completter leur année qu'ils ont payée. En déduisant ces quatre volumes dus, ils ne payeront plus, pour la présente année, que 8 liv. 16 s. pour Paris, & 10 liv. 10 s. pour la Province.

On souscrit à Paris, chez M. l'Abbé Roi, Censeur Royal, au Bureau du Mentor universel, rue Guénégaud, N° 20; & chez les principaux Libraires de Province.